



## Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Journal of medieval and humanistic studies  
2002

---

### Marcel Brasseur, *La geste des Bretons. II. Merlin le veilleur du temps*

Max Lejbowicz

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/crm/262>

ISSN : 2273-0893

#### Éditeur

Classiques Garnier

#### Référence électronique

Max Lejbowicz, « Marcel Brasseur, *La geste des Bretons. II. Merlin le veilleur du temps* », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* [En ligne], 2002, mis en ligne le 01 juillet 2008, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/crm/262>

---

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

© Cahiers de recherches médiévales et humanistes

---

# Marcel Brasseur, *La geste des Bretons.* *II. Merlin le veilleur du temps*

Max Lejbowicz

---

## RÉFÉRENCE

Marcel Brasseur, *La geste des Bretons. II. Merlin le veilleur du temps*, Paris, Éditions Errance, 2002, 142p., 18x25 cm, quelques illustrations non numérotées, bibliographie sommaire ISBN 2-87772-206-6

- 1 Avec ce nouveau volume, Marcel Brasseur poursuit l'enquête qu'il a commencée avec le *Roi Arthur, héros d'utopie* (voir les *Cahiers de recherches médiévales*, VIII, 2001, p. 292). Il reste fidèle au mode d'exposition qu'il a alors choisi. De courts chapitres, non-numérotés, suivent un ordre approximativement chronologique, en recensant la plupart des poèmes, chroniques, romans et même films qui mettent en scène ou simplement évoquent la figure de bardes historiques devenue celle du prophète mythique. L'ouvrage débute donc avec les traces de la tradition orale celtique relative à Merlin et se termine avec l'*Excalibur* de John Boorman et *Star Wars* de Georges Lukas.
- 2 Brasseur reste également fidèle à un style d'études très particulier. Il donne un aperçu des œuvres qu'il a retenues en s'en tenant à leur périphérie. Il évite d'examiner les configurations historiques successives où ces œuvres ont vu le jour ; et il écarte l'analyse des enjeux idéologiques dont elles sont parties prenantes. Il se réfugie derrière un celtisme pur et dur, et soigneusement dégagé de ces contingences qui font le prix et le charme du travail de l'historien. Sa tradition de référence s'enracine dans un chamanisme passe-partout qui, à défaut de permettre les voyages dans l'espace, en permet dans le temps historique à moindre coût. La seule critique qu'il « ose » lui adresser laisse le lecteur pantois. Gageons que Geoffroy de Monmouth et Robert de Buron l'auraient été tout autant ; quant à la plus lointaine Clío... : « Une nation qui met son espoir dans la venue hypothétique d'un Héros ne peut renaître. Il faut un sursaut national pour que le prodige attendu se réalise. On l'a bien vu au Moyen-Orient où un peuple avili, toujours en

quête d'un Messie, attendra deux mille ans pour se reprendre en main, et avec quelle vigueur...(p.52). » Que faut-il en déduire pour les Plantagenêt ? Et, au-delà de cette dynastie, pour l'histoire celte ?

- 3 Enveloppé de ses fortes et courtes ce(l)rtitudes, Brasseur avance en pachyderme dans le champ des études historiques. Je m'en tiendrai à quelques-unes de ses casses : « Alain de Lille (1114-1202), professeur de théologie et recteur (v. 1200) à l'université de Paris... (p. 64). » Faut-il rappeler que la fonction de recteur apparaît sur les rives de la Seine vers 1245 et qu'elle y est réservée aux maîtres ès arts ? De plus, l'enseignement parisien d'Alain est plutôt daté des années 1170-1180. Il appartient donc à une période nettement préuniversitaire. Il est suivi d'un probable enseignement montpelliérain. Enfin, peu après 1200, alors que l'université de Paris prend forme, Alain revêt l'habit cistercien. Voilà par conséquent un personnage dont la biographie se révèle plus complexe que Brasseur le laisse entendre. Et de la complexité d'une biographie à celle de la conjoncture historique dans laquelle elle s'inscrit, il n'y a qu'un pas, qu'il faut bien évidemment franchir pour essayer de tenir des propos pertinents. De toute façon, les dates de la naissance et de la mort d'Alain de Lille sont à l'heure actuelle plutôt fixées à 1128 et à 1203. En délicatesse avec l'histoire, Brasseur est fâché avec la critique des textes. À supposer qu'il en ait eu connaissance, il tait les doutes que les spécialistes d'Alain ont émis sur la paternité de la *Prophetia Merlini* en notant qu'elle ne contient pas « d'expressions qui rappellent la manière d'Alain »<sup>1</sup>. Pourquoi s'inquiéterait-il de ces problèmes d'attribution, lui qui cite le plus souvent les œuvres dont il traite sans préciser l'édition qu'il utilise ? Le lecteur non prévenu qui souhaiterait passer des propos de Brasseur au texte même de la *Prophetia Merlini* devrait entreprendre des recherches particulières pour en obtenir simplement les références imprimées, pour ne rien dire des manuscrites... À suivre notre guide, et à propos de Merlin, Alain de Lille : « témoigne d'une largeur d'esprit en avance sur son temps (p. 65) ». Sous la plume d'un auteur qui méconnaît le temps d'Alain, la phrase ne manque pas de sel. Faut-il de surcroît rappeler cette fois le *De fide catholica*, où Alain s'en prend successivement, et sans ménagement, aux hérétiques (les Cathares), aux Vaudois, aux Juifs et aux païens (les Musulmans) ? Le *De fide catholica* illustre une étroitesse d'esprit que Brasseur attribue généreusement au XII<sup>e</sup> siècle. À supposer que la *Prophetia Merlini* soit d'Alain et qu'elle témoigne bien de largeur d'esprit, cette ouverture à « la matière de Bretagne » devrait être examinée en tenant compte du traité de controverse qui montre une disposition contraire. Mais pour concilier ces œuvres d'aspects antinomiques, il faudrait dépasser les cadres rigides qu'imposent les cultures celte et chrétienne quand elles sont prises pour de pures abstractions. Il faudrait cerner les phénomènes culturels dans leur singularité historique tout en les envisageant dans leur expression transculturelle. L'historien doit se faire créateur de concepts pour tenter de mener son labeur indépendamment des idéologies, celte ou chrétienne en l'espèce.
- 4 Brasseur nous assure que : « la première figuration du 'Cercle du Géant'(Stonehenge) (p. 55) » date de 1786. Fidèle à lui-même, il donne comme référence bibliographique un « in-folio français de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle » ! Je ne chercherai pas à en savoir davantage sur cette nouveauté parce que, précisément, elle n'en est pas une, du moins quant à la figuration en question. Le site de Stonehenge apparaît dès les enluminures médiévales (par exemple dans le ms Londres, BM, Egerton 3028, f. 30<sup>r</sup> du XIV<sup>e</sup> siècle, qui montre Merlin en bâtisseur de la construction). La plus ancienne image 'moderne' est une aquarelle de Lucas de Heere de 1574, conservée au British Museum. Elle est suivie un an plus tard d'une gravure signée seulement R. F., également conservée au British Museum,

et qui a eu l'insigne honneur d'avoir été reprise, peu modifiée, dans l'une des gravures du *Britannia* de William Camden (1600)<sup>2</sup>. Si l'on exclut les enluminures, il est donc possible, sans faire trop d'efforts, de reculer de deux siècles la date avancée par notre celtophile.

- 5 Les Celtes, leur histoire et leur culture méritent mieux que les faux savants et les vrais dévots<sup>3</sup>.
- 

## NOTES

1. Marie-Thérèse d'Alverny, « Alain de Lille. Problèmes d'attribution », dans H. Roussel et F. Suard (eds.), *Alain de Lille, Gautier de Châtillon, Jakemart Giélee et leur temps*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1980, pp. 27-46 (34). Voir aussi Caroline D. Eckhardt, « Another Manuscript of the Commentary on the *Prophetia Merlini* Attributed of Alain de Lille », *Manuscripta*, 29 (1985), pp. 143-147.
2. Sur tout ceci, voir Alain Schnapp, *La conquête du passé. Aux origines de l'archéologie*, Paris, Éditions Carré, 1993, pp. 12, 16 et 150-151.
3. Cherchant à situer l'ouvrage de Brasseur dans la tradition qu'il prétend honorer, j'ai fait mon miel de Venceslas Kruta, *Les Celtes. Histoire et dictionnaire. Des origines à la romanisation et au christianisme*, Paris, Robert Laffont (Bouquins), 2000.